

MYSTAGOGIE

Exercices spirituels sur le Nouveau Testament

Mc 15,20^b-41

(Deuxième exercice)¹

1. Composition de lieu

Voir Jérusalem : la vallée du Cédron, les remparts, le temple, la tour Antonia, le prétoire, la butte hors-les-murs appelée Golgotha, le chemin montant qui va de la résidence du gouverneur jusqu'au lieu des exécutions capitales. Et voir Rome : le Tibre, les collines, le Vatican, le palais impérial, les bas quartiers populaires, une douzaine de synagogues juives, la campagne environnante. Ensuite, entre Jérusalem et Rome, entre l'an trente et l'an soixante-dix, se représenter une suite d'événements :

- 1) la mort de Jésus en croix ;
- 2) la conviction de quelques-uns que c'est lui le Messie, roi d'Israël ;
- 3) la proposition de cette interprétation par des convaincus pour nous anonymes aux communautés juives de Rome ;
- 4) des persécutions de ces convaincus par les Juifs, en particulier au temps de l'empereur Claude (cf. Ac 18,2) ;
- 5) l'expulsion d'Aquila et Priscille, leur venue à Corinthe, la rencontre que Paul en fit ;
- 6) la lettre de Paul aux Romains au milieu des années 50 ;
- 7) l'incendie de Rome en Juillet 64 ;
- 8) en automne de la même année, une violente persécution de chrétiens dénoncés par des frères ;
- 9) la ruine de Jérusalem en 70 ;
- 10) la rédaction d'un évangile à Rome attribué à Marc.

Là-dessus, se disposer à méditer les versets 20^b-41 de Mc 15 comme un récit exemplaire, fondateur et normatif, et donc comme un texte poético-praxique, ordonné à la fois au souvenir et à l'anticipation, à la mystique et à l'éthique, où l'auto-compréhension d'une église souffrante, éclairée par la mémoire de Jésus, a illuminé en retour la représentation qui fut proposée de la passion de Jésus.

La lecture méditante doit se faire lentement, à pas de tortue et non de lièvre. En surface et en première approximation, l'exercice va consister à fragmenter le texte, à le déconstruire, à le dénuder jusque dans ses fondations et même jusqu'au socle sur lequel il s'élève. Mais en même temps à mesure que les objets visibles se dissoudront dans la lumière et les discours audibles dans la voix, ce qu'il y a encore d'endurci dans le cœur de pierre devrait poursuivre sa transformation en un cœur de chair, l'esprit nouveau lui donnant de se sentir, de goûter, de toucher le verbe de vie, et d'amorcer le retour au texte, sa reconstruction et sa contemplation postcritiquement naïve (Is 6,9 ; Ez 36,23ss ; 1Jn 1,1-14).

2. Simon de Cyrène (v. 21)

D'après son nom, il est probable quoique non certain que Simon était juif. Il est dit être originaire de Cyrène, – en Afrique du Nord, en Libye actuelle, – où l'on sait qu'il y avait alors des colonies juives. Il était chef de famille et avait deux fils ; l'un a un nom grec, Alexandre, l'autre un nom latin Rufus. Le nom de la mère n'est pas connu. Comme, dans son Épître aux Romains (Rm 16,13), Paul fait adresser à Rufus et à sa mère des salutations élogieuses, il est probable que cette famille juive réside alors (vers 55-58) à Rome. Et comme Paul ne mentionne ni Simon ni Alexandre, il est vraisemblable qu'ils étaient décédés. Cependant, Simon lui-même pouvait s'être établi à Rome ou dans les environs. En ce cas, on aurait affaire à des Juifs hellénistiques en partie romanisés. De ce Simon, Marc raconte qu'il a porté la croix de Jésus, que des soldats (romains) l'ont réquisitionné pour cette corvée, et cela alors qu'il revenait des champs, – de la campagne.

¹ Texte présenté au groupe de rencontre de l'Ouest (Nicole Primo) et au groupe de Longueuil.

MYSTAGOGIE

Exercices spirituels sur le Nouveau Testament

Une interprétation possible de cet ensemble de données et d'inférences est que la croix de Jésus que Simon a portée fut en même temps la sienne, celle sur laquelle il a été lui-même crucifié. Au lieu de renier Jésus comme on le contraignait à le faire, il se sera renié lui-même, aura porté sa croix et aura suivi Jésus jusqu'au bout de sa route (Mc 8,34). Il aura été livré par des frères de race (Mc 13,12), parce qu'il soutenait obstinément que le Messie, le roi d'Israël (Mc 15,31) que les Juifs attendaient comme sauveur, c'était le Jésus crucifié. Les nationalistes juifs de la capitale de l'empire, pour l'empêcher de répandre cette "hérésie" dans les synagogues romaines et y jeter le trouble, l'auront dénoncé à la police comme n'étant pas de leur nation (on sait que le judaïsme était alors une religion autorisée). Voilà pourquoi il aura subi le supplice des esclaves et des rebelles ; autrement et comme d'autres, il aurait été lapidé ou lynché.

Si ce Simon fut le premier de la communauté romaine à suivre Jésus au sens le plus évangélique de ce mot, et si c'est pour cette communauté d'abord que Marc a écrit son évangile, on comprend :

- 1) que cet événement a laissé un vif souvenir dans cette communauté ;
- 2) qu'il a contribué à confirmer les chrétiens dans l'association qu'ils faisaient des termes "christ" et "crucifié" ;
- 3) que Paul, qui savait par Priscille et Aquilas l'importance et l'influence que les deux membres survivants de cette famille avaient aux yeux des chrétiens de Rome, ait tenu à les mentionner nommément dans ses salutations ;
- 4) que Marc ait rétrojecté l'événement du "portement de la croix de Jésus" exemplairement dans son récit de la passion. Ce dernier point demande éclaircissement.

Évidemment, l'interprétation ici proposée à la méditation est non pas certaine ni vérifiable, mais elle a paru vraisemblable et donc méditable. Elle offre un sens possible aux mentions : d'un personnage apparemment secondaire dans le récit solennel qui fonde la foi chrétienne, de son nom propre, du nom de son pays d'origine, des noms de ses deux fils, de la contrainte qu'il a subie, de son retour des champs. Autant de détails qui devaient être parlants pour les premiers lecteurs de Marc, lesquels se souvenaient du courage de leur frère et se rappelaient que c'est en revenant de la campagne qu'il avait été arrêté et, peu après, exécuté. Et comme ils savaient, pour en avoir entendu ou lu des esquisses, que le récit de la passion de Jésus de leur principal catéchète et évangéliste n'était pas une œuvre d'histoire mais un récit exemplaire, normatif et fondateur, et que, pour eux désormais, l'imitation de Jésus par Simon était devenue elle-même exemplaire et normative, ils n'ont pas été surpris de lire, dans la rédaction définitive, que leur "héros" s'était trouvé étroitement associé, comme actant-adjuvant, à l'actant-sujet, Jésus. Et ils ont dû féliciter Marc pour cette trouvaille. Pour "sauver les phénomènes" (Platon), on peut, évidemment, voir les choses autrement. Si la lecture qu'on vient de faire dispose à voir réellement ce qui s'est passé à l'origine, on pourra dire, avec les Italiens, "*Si non è verro, è bene trovato*".

3. Psaume 22

Les épisodes qui ont pour objet les breuvages qu'on offre à Jésus (v. 23 et 36), le partage des vêtements (v.24), les hochements de tête des passants (v. 29), le cri de dérélition (v. 34), se retrouvent sous forme lyrique dans le psaume 22 aux versets 1.8.15 et 18. Or, étant donné que, – au contraire de Matthieu qui insère souvent la clause "afin que s'accomplisse l'Écriture" –, Marc ne fait pas observer qu'il s'agit d'accomplissements de prophéties, on dit que, chez lui, il s'agit de citations implicites. Il est donc compréhensible qu'un lecteur pressé ne les remarque pas et n'y prête pas attention. Compréhensible aussi que beaucoup de ceux qui s'en rendent compte lisent Marc comme ils lisent Matthieu. Mais si on prend le temps d'interpréter Marc d'après sa manière propre d'écrire, peut-être se donne-t-on le moyen de reconnaître en filigrane quelque chose de son "pré-texte", de la tradition qu'il canonise.

En effet, plutôt qu'un ensemble diffus de souvenirs de quelques témoins oculaires qui auraient été ensuite et réflexivement rattachés à des textes bibliques, le tissu de signifiants préalable au texte de Marc a pu être, pour une part, une lente et profonde appropriation de la figure biblique du juste souffrant dont le Ps 22 offre un spécimen particulièrement éloquent. Si la mort ignominieuse de Jésus a été pensée comme elle l'a été, c'est sans doute par certains qui étaient familiers avec cette figure et qui, paradoxalement aux yeux des autres, attendaient d'un tel

MYSTAGOGIE

Exercices spirituels sur le Nouveau Testament

personnage moins la libération du seul Israël que celle de tous les fils de Dieu (Sg 2,10-20 ; cf. Mc 15,39). L'interprétation de l'Événement-Jésus a dû être tributaire d'une précompréhension de cette sorte et ce sont probablement des méditatifs qui avaient fait des psaumes leur livre de chevet qui ont préparé les formules par lesquelles on allait s'exercer, dans les communautés chrétiennes, à rendre pensable la mort de Jésus. Jésus fut le signifié et le référent d'une matrice signifiante qui était en attente de son remplissement.

Ainsi, pour Marc, qui a recueilli, peut-on croire, le fruit de la prière de ces pauvres de Yahvé, il n'y a pas, entre le juste souffrant du psaume 22 et Jésus de Nazareth, la distance que suppose Matthieu. Celui-ci plaide, il argumente, il prouve par des textes qui font autorité auprès des Juifs, mais Marc n'a pas ce souci. Il écrit pour une communauté déjà ouverte à l'accueil des Gentils et qui souffert pour cette cause. Pour lui, il y a identité entre le Juste et Jésus, celui-là est celui-ci. Il hérite des méditations assidues de Juifs et de Craignant-Dieu sur les amertumes, les dépouillements, les moqueries, les détresses qui, dans la diaspora alexandrine, étaient parfois le pain quotidien de ceux qui voulaient demeurer justes et vraiment fils de Dieu, fils de celui qui fait lever son soleil sur les bons et les méchants (Mt 5,45). On peut donc réfléchir sur la possibilité que ce soient ces phrases, longuement mijotées, – d'abord par des Juifs araméophones (cf. v. 34) puis par des grecophones –, qui sont passées dans les versets 23, 24, 29, 34 et 36 du récit marcien.

4. Ténèbres (v. 33)

Pour ceux qui ne jurent que par la science, le v. 33 de Mc 15 est le produit de quelqu'un qui fabule, ayant pris ses rêves pour la réalité. Inversement, pour ceux qui reconnaissent la pluralité des sphères ou des jeux de langage, ce verset donne puissamment à penser. Ceux-ci s'accordent à dire que, si ç'avait été un fait historique, empiriquement vérifiable, que les ténèbres ont couvert toute la terre en plein midi un certain jour de printemps de l'an 30, il se serait sans doute trouvé un chroniqueur ou l'autre de Grèce, d'Italie, de Babylone ou de Chine pour l'enregistrer, et que ce n'est pas le cas. D'ailleurs, peu de personnes scolarisées de notre époque prennent ce verset à la lettre. Et cela d'autant moins que nous avons le moyen de le comprendre selon l'esprit, au figuré et comme un concentré de sens. En effet, la représentation d'un midi nocturne est semblable au cône qui coiffe une haute pyramide et qui ne peut être vu comme tel que par ceux qui se sont mis en position de voir l'édifice en son entier et, pour cela, de rassembler les pierres – les signifiants – qui sont disséminées dans le corpus. Il s'agira ici du thème vétérotestamentaire du Jour de Yahvé (= Jour du Seigneur) et de sa transformation dans le Nouveau Testament. On peut en proposer une trajectoire vraisemblable.

"Jour de Yahvé" semble avoir signifié originellement quelque chose comme : moment où l'esprit protecteur appelé Yahvé interviendra en faveur de ses fidèles, – Israélites ou Juifs. Mais, au sentiment d'Amos (vers 750 av. J.-C.), les protégés éventuels ont prévariqué et leur dieu est en colère à leur sujet. Il avait donc annoncé un Jour de Yahvé qui serait ténèbres (Am 5,21). Encore plus métaphoriquement, il avait prédit qu'en ce jour-là les ténèbres s'étendraient sur toute la terre (Am 8,9). Le thème a été ensuite repris, entre autres, par Isaïe et Sophonie. Plus récemment, Joël et Malachie avaient enseigné que le Jour serait précédé d'un renouveau de la prophétie dont la fonction serait d'amener le peuple à résipiscence (Jl 3,1-5 ; Ml 3,1.24).

Là-dessus, les chrétiens ont pensé que soit Jean (Mt 27,10-13) soit Jésus lui-même (Lc 9,51.54.62) était le prophète annoncé ou Élie. Ils étaient venus pour préparer au Seigneur un peuple parfait et l'on devait s'attendre à la venue prochaine de ce Seigneur lui-même, à sa parousie. Ils ont agi eux-mêmes comme des prophètes (Ac 2,17-21, qui cite Jl 3,1-5), le temps qu'il faudrait pour que les Juifs sachent qu'ils avaient à devenir Israël, le Serviteur de Yahvé et la lumière des nations et, pour cela, à reconnaître dans le Christ Jésus crucifié la source de cette lumière. Après cette période de répit, de patience de Dieu, ce serait le temps du jugement pour le peuple, et le Seigneur ou le Fils de l'Homme (re)viendrait. Paul, qui a écrit presque toutes ses lettres avant les années soixante, attend encore un Jour du Seigneur pour bientôt (1Co 1,8 ; 3,13 ; 5,5 ; Rm 13,11).

MYSTAGOGIE

Exercices spirituels sur le Nouveau Testament

Mais lorsqu'on constata que l'incrédulité avec laquelle les Juifs accueillirent le message chrétien était à peu près générale et paraissait irrémédiable, on se mit à dire que "cette génération était adultère et pécheresse" (Dt 32,5 ; Mt 16,4) et qu'elle était semblable à celle du désert qui a résisté à Dieu pendant quarante ans (Ps 95,10). Comme Jésus était mort en l'an 30, plusieurs, alors, ont commencé à attendre le retour de Jésus lui-même comme Seigneur et Fils de l'Homme pour la fin de cette génération, et donc pour les alentours de l'an 70. Aussi, lorsque, cette année-là, le temple fut détruit, a-t-on vu dans cet événement la réalisation d'une prophétie (Mc 13,2) et le moment où le Fils de l'Homme est venu avec puissance pour juger son peuple et commencer de rassembler ses élus (Mc 8,38; 13,26 ; Lc 21,24).

Mais le progrès de la réflexion a amené les mêmes ou peut-être d'autres à enseigner plutôt que Dieu ou le Seigneur ou le Fils de l'Homme avait commencé dès le troisième jour après l'exécution de Jésus à rebâtir ou à relever ou à réveiller ou à ressusciter son corps (Mc 8,31 ; 16,1-8; Os 6,3). Ce sont ces gens qui ont dû décider de situer la venue des ténèbres non plus au moment de la ruine du temple de pierres (Mc 13,26) mais au moment de la destruction du temple qu'est Jésus (Mc 14,62 ; 15,39 ; Jn 2,19-21).

Aussi, comprend-on que Marc, menant à son terme cette sorte d'anticipation, quand il compose son évangile où il fait de Jésus le premier missionnaire et le premier prédicateur du Royaume de Dieu qui est advenu de son fait, a mis dès lors dans sa bouche le thème de la plénitude des temps et de la proximité du Royaume de Dieu (Mc 1,14-15). Selon Mt 12,28, c'est dès le moment de l'activité de bienfaisance de Jésus que le Royaume a commencé d'advenir. C'était donc déjà là le Jour du Seigneur et le Jour de la lumière.

Ainsi, tout se passe comme si les premiers chrétiens étaient venus à reculons depuis l'espérance de la fin jusqu'à la foi et à la position d'un commencement. Le rapport entre les deux pôles – d'un avenir absolu et d'un commencement absolument fondateur – n'a jamais été facile à penser chez les hommes, mais il s'est trouvé dans notre espèce des moments où cela a été magnifiquement réussi. Car nous sommes commis à la tâche, pour survivre, de rendre pensable la suite contingente et déroutante des événements heureux et malheureux, du cycle de la vie et de la mort. Les peuples archaïques, par ce qu'on appelle le mythe, se représentaient, se remémoraient, se donnaient la mémoire d'un temps primordial : temps des origines, temps des pères, temps du rêve, temps avant le temps où, par la grâce d'un héros culturel, les choses ont commencé d'être ce qu'elles sont et les éléments sociaux commencé d'avoir à se dérouler selon les règles qui prévalent actuellement. Plus tard, pour se fonder elles-mêmes par-dessus les sociétés tribales et territoriales, les hautes civilisations du Proche-Orient ancien ont produit et répandu ces admirables récits de création que les fouilles archéologiques nous ont restitués, et où la nécessité et la contingence, le récit et la loi, le commencement et le commandement, l'ontique et l'éthique, le mythe et l'histoire, la *poiësis* et la *praxis*, la foi et la justice, l'être et le temps, la *haggadah* et la *halachah* composent à parts égales. Telle est aussi la tradition que la Bible hébraïque a reprise tout en la transformant.

Enfin, en réfléchissant sur les événements des années 30 à 70, les premiers chrétiens en sont arrivés à focaliser sur le seul Jésus et sa croix non seulement la représentation d'un héros culturel tribal et d'une création nationale ou impériale, mais celle du Lieu et du Moment où tous les temps et moments (Ac 1,7) furent accomplis, parce que, en lui, le temps d'avant le temps – l'éternité – avait commencé de sauver le temps et de le relier à son *Alpha* et à son *Oméga*. Ainsi semble encore aujourd'hui compréhensible le mouvement à rebours de la pensée chrétienne primitive qui l'a conduite de l'eschatologie à la protologie². On est remonté de l'espérance à l'amour et de l'amour à la foi, et on a donné à la foi comme objet central le Christ crucifié. On est remonté de l'attente de la parousie à la décision de s'y préparer par une conversion à l'amour universel, et de celle-ci à la décision de se souvenir de Jésus Christ et de laisser l'Image produire d'elle-même dans les cœurs ses effets de reproduction. C'est pourquoi on a décidé, d'une part, de mettre, aux origines fondatrices, la nuit de l'esprit où Jésus est mort, d'autre part, la nuit où se trouvaient, avant la prédication de Jésus, tous les peuples de la terre (Mt 4,13-16, cf. Is 8,23). Ainsi, les textes fondateurs

² Du grec *prôtos*, « premier » et *logos*, « parole ». Doctrine qui traite des origines de l'humanité. Elle est distincte de l'eschatologie.

MYSTAGOGIE

Exercices spirituels sur le Nouveau Testament

pointent, en tant que mystères, en direction d'une mystique, ou d'un silence plein, dans la nature de laquelle il est de propulser et de reconduire ceux à qui elle donne d'écouter, vers d'autres textes et d'autres mystères.

5. Christ crucifié (v. 29-32)

Un Christ (=Messie = Oint) crucifié était pour les Juifs une idée non seulement scandaleuse mais contradictoire et impossible. L'évangéliste Marc a fait de cette réaction juive à une proclamation chrétienne un épisode de son récit. Or, ce faisant, tout indique qu'il narrativise une formule kérygmaticque. Dans le texte grec des épîtres pauliniennes, à plusieurs reprises, "Christ", qui est un adjectif verbal, n'a pas l'article, et "crucifié" est au participe parfait (1Co 1,23 ; Mc 2,2 ; Ga 3,1 ; 6,14 ; cf. Mt 28,5 ; Mc 16,6). Comme le participe parfait exprime le résultat actuel et durable d'une action passée, l'idée est que Jésus est le Christ en ce que, justement, il est "ayant-été-crucifié-et-le-restant". C'est ainsi qu'il est le Oint attendu. C'est après et grâce à sa mort en croix qu'il est Christ et le demeure.

La formule a sans doute une préhistoire. Elle doit être le produit : d'abord, du croisement de deux propositions, l'une qui énonce le fait connu de tous que Jésus de Nazareth a été crucifié, l'autre qui exprime la confession de foi de quelques-uns selon laquelle Jésus est Christ et cela du fait même de sa mort en croix ; et le produit, ensuite, de la réaction d'auditeurs juifs à cette association incongrue : un Oint crucifié ! Un Oint ne peut être qu'un sauveur du peuple juif, c'est une contradiction dans les termes que d'associer au titre de Christ et comme une épithète qui colle à son être le souvenir du fait qu'il est mort et mort sur une croix. Quelqu'un qui ne s'est pas sauvé lui-même ne peut pas sauver les autres, encore moins un peuple. Au reste, d'après l'Écriture (Dt 21,23), quiconque est pendu au bois est maudit de Dieu.

S'ils avaient voulu être dialecticiens et philosophes, sages et intelligents (Lc 10,21), les Chrétiens auraient pu répondre qu'ils savaient bien que la croix passe pour être une malédiction mais qu'ils croyaient aussi que celle de Jésus est unique et que Dieu l'a tournée en bénédiction (Ga 3,13). Ils étaient sans doute aussi capables de rétorquer que, au lieu d'être contradictoire, leur proclamation concilie les contraires (la vie vient de la mort, cf. Mc 8,35), et désimplique des présuppositions. L'Oint des Ps 2 ; 18 ; 20 ; 89, n'est-il pas un roi menacé ou déchu qui ne se sauve pas lui-même ou dont il est dit que, s'il doit être sauvé, ce sera par la grâce de quelqu'un d'autre qu'il invoque ou qu'on supplie à son sujet ?

Pourtant, au lieu d'argumenter, Marc a préféré faire du kérygme du Christ crucifié le thème d'une petite scène en trois tableaux et d'en mettre des variantes dans la bouche de plusieurs personnages ; des passants, des doctes, d'autres condamnés. Ces gens peuvent être les types de ceux dont les chrétiens entendaient les sarcasmes : dans les rues du quartier juif, de la part des passants à la synagogue, du haut de la tribune où parlait le rabbin ; au lieu du supplice, de la bouche des autres condamnés qui trouvaient ridicule de mourir pour une idée pareille. Ils étaient la risée de tous (cf. Ps 79,4 ; 80,7). Ils pouvaient se consoler en espérant que, à la fin, c'est Dieu qui se rirait de leurs insulteurs (Ps 2,4 ; 33,17 ; 59,9). Mais leur évangéliste leur a proposé de se représenter plutôt un crucifié dont la christité est tournée en dérision et qui ne répond pas à ceux qui l'outragent ; de s'attarder à le voir silencieux de ce silence plein de quelqu'un qui, bien qu'il le pourrait, s'abstient de répondre parce qu'il sait que ce serait inutile (Lc 22,67) ; de pressentir ainsi de quel bien peut être gros ce que les hommes appellent mal ; de se laisser saisir par une vie qui œuvre en son contraire (1Co 4,10 ; 2Co 4,12) et une force qui agit dans la faiblesse (1Co 1,24 ; 2Co 12,10) ; et, alors, d'attendre, sans angoisse abandonnique, que l'ange dise aux femmes que Jésus de Nazareth, le crucifié-toujours-crucifié s'est éveillé de son sommeil et qu'il n'est plus là où on l'avait déposé (Mc 16,6).

Marc n'est donc ni un dialecticien ni un apologiste. Il n'écrit pas pour ceux du dehors, ses destinataires sont ceux à qui est donné le Royaume de Dieu (Mc 4,10-12). Lui-même est un directeur d'exercices spirituels et ses lecteurs sont des exercitants, des athlètes qui asservissent leur corps afin de se préparer à gagner le prix (1Co 9,24-27). Le Royaume de Dieu dont Marc entretient les fidèles est un mystère et non un problème. Certes, il n'y a pas, chez les hommes, de mystère sans problème, car le problème est l'ombre portée du mystère ; mais, à proprement parler, le mystère est méta-problématique. Et si, aux problèmes, il y a des solutions, aux mystères il n'y a que des résolutions.

MYSTAGOGIE

Exercices spirituels sur le Nouveau Testament

Et si celles-là sont formulables en concepts et en mots, celles-ci ne peuvent être préparées que par des stratégies de discours dont toute la force réside dans la capacité qu'ils ont de se faire oublier comme parole et d'induire les représentations en qui se redouble une présence. De cette façon, l'évangéliste-conteur qu'est Marc opère, – après Paul et peut-être comme quelqu'un qui pressent la gnose et l'incandescence théologique –, un retour aux images et aux affects. Sans doute, les représentations affectivement chargées étaient-elles déjà la substructure sur laquelle le Christ crucifié a été et s'est établi et le fondement que Paul a reconnu (1Co 3,11). Mais, après les Logia et après les Épîtres, il fallait l'Évangile, le Récit, l'art de faire voir.

6. Les heures (v. 25.33.34)

Selon Marc, la crucifixion a eu lieu à la troisième heure (9h.), les ténèbres à la sixième (midi) et le cri de déréliction à la neuvième (15h.). On peut méditer sur cette chronologie en s'efforçant de coïncider avec le point de vue du poète, de quelqu'un en tout cas qui ne semble pas avoir beaucoup pratiqué ce que les modernes appellent l'histoire. Durant la période intertestamentaire (env. 100 avant J.-C. – env. 100 après J.-C.), beaucoup de Juifs spéculaient sur le temps de la fin (Mc 13,4.7.13), sur les temps et les moments (Ac 1,7 ; Dn 2,21), sur le jour et l'heure (Mc 13,32.35), sur les événements et les personnages qui allaient marquer les prodromes et la venue elle-même de "celui qui doit venir" (Mt 11,3). C'est ce qu'on appelle le mouvement apocalyptique. Mc 13 témoigne que ces spéculations ont eu cours aussi dans quelques communautés juives qui croyaient que Jésus est le Christ.

Mais, comme Paul (Ga 4,4), Marc est convaincu que, avec Jésus, la plénitude des temps, qui était proche quand il était là (Mc 1,14s), est désormais arrivée et qu'elle est advenue durant le triduum d'une parascève, d'un sabbat et d'un lendemain de sabbat qui était une pâque. Il encourageait donc ses lecteurs à ne plus regarder vers un avenir indéterminé mais vers un passé défini. La fin a eu lieu, qui clôt le temps des Juifs et ouvre le temps des Gentils (Lc 21,24). Et si vous prenez encore plaisir aux computs apocalyptiques, méditez plutôt sur les trois moments qui, dans mon récit est un guide pour la prière, ont immédiatement précédé la mort de Jésus : la crucifixion, les ténèbres, le cri. De cette façon, Marc inversait l'orientation de la pensée et, bien qu'il emprunte au langage des apocalypticiens, son récit est proprement anti-apocalyptique. L'essentiel est arrivé et, désormais, l'espérance doit s'appuyer sur une foi et la foi doit se concentrer sur un événement. Pour les historiens, cet événement est passé, mais, pour les croyants, il ne cesse d'advenir et de continuer à faire l'histoire.

7. Le temple (Mc 15, 29 et 38)

Des deux versets où il est question du temple, le premier est une moquerie qui est adressée par des passants à Jésus qui aurait dit qu'il détruirait le temple et le rebâtirait en trois jours ; le deuxième est l'énoncé de ce qui arriva à la mort de Jésus : le voile du temple s'est déchiré. Le v. 29 peut être l'expression de la réaction moqueuse des Juifs à l'enseignement chrétien ; le v. 38 peut être la mise en scène qui exprime la vue de foi selon laquelle, en mourant, Jésus a pénétré dans le référent du signifiant "temple".

D'après Mc 13,2, Jésus a annoncé la destruction du temple. Les exégètes discutent la question de savoir si la prédiction a été effectivement prononcée par Jésus ou si elle est une rétrojection mise dans sa bouche peu avant ou peu après la destruction réelle du temple en 70. Pour méditer fructueusement les v. 29 et 38 de Mc 15, il n'est nécessaire ni d'entrer dans le débat ni de prendre position sur le problème historique. Il suffit de s'appliquer à comprendre la raison probable de la double mise en scène que l'évangéliste a faite et la manière dont ses premiers lecteurs ont dû la méditer.

Comme Jean (2,20-21), Marc croit sans doute que le référent réel du mot "temple" c'est le corps de Jésus ; que Jésus est aussi le lieu où le Père est adoré en esprit et en vérité (Jn 4,23) ; et que le moment culminant de son adoration a été celui du sacrifice qu'il a accompli dans le temple de son corps. En outre, comme Paul, il croit aussi que le corps du Christ est la communauté chrétienne où l'Esprit habite (1Co 3,16 ; 6,19 ; 12,13). Mais, s'il a pu, pendant quelque temps, admettre que le Fils de l'Homme ne viendrait qu'après la destruction du temple de Jérusalem

MYSTAGOGIE

Exercices spirituels sur le Nouveau Testament

(cf. Mc 13), il a finalement pensé qu'il était venu dès le troisième Jour après sa mort et que c'est dès lors qu'il a commencé à rassembler ses élus (Mc 13,26s) et à marcher devant eux en direction de la Galilée (Mc 16,7). C'est pourquoi il a antéposé le discours "apocalyptique" (qu'il tenait en réserve dans ses dossiers) au récit de la passion et, ainsi, invité ses lecteurs à réinterpréter les versets 26-27 de son chapitre 13 par le v. 62 de son chapitre 14 et même par les prédictions de la passion et de la résurrection de Mc 8,31 ; 9,31 et 10,32s.

Sachant donc que les Juifs ridiculisaient l'enseignement chrétien selon lequel Jésus était ressuscité le troisième jour et avait rebâti, réveillé ou ressuscité un vrai temple pour l'Esprit, Marc a jugé bon de mettre cette moquerie dans la bouche des passants. Mais il a pris soin de ne pas la réfuter, sinon narrativement : en racontant un peu plus loin, quand Jésus eut rendu le dernier soupir, que quelque chose du temple avait commencé d'être détruit (v. 38). De cette façon, l'évangéliste narrativisait ce que l'auteur de l'Épître aux Hébreux, de son côté, commente comme un midrash (He 9).

8. Le centurion romain (v.39)

C'est au moment où il rendit l'esprit que Jésus manifesta le plus clairement qu'il est fils, car c'est alors qu'il obéit au Père (Cf. Mc 14,36 ; Ph 2,8 ; Rm 1,4). Or, tandis que "Christ" est un titre royal spécifiquement juif, "Fils de Dieu" était aussi employé par des non-Juifs pour désigner leur souverain. Si donc, dans ses versets 29-32, Marc a montré des Juifs qui se gaussent du titre de Christ que les chrétiens donnent à Jésus, c'était sans doute pour préparer l'autre volet du tableau, celui où le centurion romain, type ici des pagano-chrétiens, reconnaît, justement après qu'il fut mort, que Jésus est vraiment Fils de Dieu. On le voit : l'évangéliste écrit pour une communauté en majorité judéo-chrétienne qui a souffert du fait des Juifs nationalistes parce qu'elle accueillait dans son sein des incirconcis. On s'explique ainsi qu'il réprojette dans le récit de la passion la foi qu'il admirait chez les membres d'origine païenne de sa communauté.

Le contraste est frappant avec l'attitude des Juifs. Eux, pour croire, exigeaient de voir d'abord au moins un signe éclatant, un geste de grande puissance, de préférence dans le ciel (Mc 10-13 ; cf. Jn 4,48). C'est ainsi que Moïse, jadis, avait été accrédité par Dieu (Ex 4,1-9). Mais les chrétiens sont caractérisés par le fait que, selon eux, le vrai signe qui accrédite Jésus c'est qu'il a fait une telle confiance à l'auteur de la vie qu'il ne se peut pas qu'il ne soit pas vivant. Ils avaient moins d'admiration pour ceux qui avaient vu (qui avaient eu des apparitions du Seigneur ressuscité) que pour ceux qui avaient cru sans avoir vu (Jn 20,29). Il est vrai que Marc a dramatisé le moment de la toute-puissance de Jésus en lui faisant jeter un cri puissant, comme celui d'un guerrier qui court au-devant de son adversaire. Mais ce fut là sans doute de sa part un devis littéraire qui, loin d'être la raison pour laquelle le centurion a cru, est plutôt la manière qu'a eue le conteur de la rendre visible et racontable.

9. Les femmes (v. 40-41)

D'après les notations de Marc en 15,40s. 47 et 16,1, des femmes étaient présentes à la mort de Jésus, à son ensevelissement et, le lendemain du sabbat, au tombeau. Ces trois moments sont aussi ceux d'un petit texte, fameux parmi les exégètes, qui l'appellent kérygme ("message", "formule de foi"). Il s'agit des v. 3^b-4 de 1Co 15 sur le contenu desquels, rapporte Paul au v. 11, différents leaders de la première heure s'étaient mis d'accord. Il apparaît bien que, entre la suite d'événements, – mort, sépulture, tombeau –, et le sens qui leur est donné et le récit qui les rapporte, la relation est circulaire. Des événements hétérogènes ont donné à penser, un sens a été trouvé, et un récit a été composé. Mais ceux qui ont observé et retenu, pensé et écrit étaient préaccordés à voir les faits et à voir le sens : ils vivaient dans une parole qui était une invite à la parole. Or, le kérygme a fait des choix parmi les événements jugés pertinents et le récit a fait d'autres choix parmi les possibilités d'expression que la tradition normative offrait. Il reste que le kérygme est autre chose que l'histoire événementielle, et que le récit diffère du kérygme. On dit qu'il y a eu kérygmatisation des événements et narrativisation du kérygme. Le kérygme est l'expression d'une foi, d'une décision de voir le monde depuis un foyer unique de sens. Il avait été centré sur le

MYSTAGOGIE

Exercices spirituels sur le Nouveau Testament

double pôle de l'Événement-Jésus : sa mort, (avec sa signification salvifique) et son retour à la vie. Mais comme celui-ci était exprimé dans le langage apocalyptique de la résurrection et de la sortie du tombeau, on avait été amené à intercaler, entre la mort et la vie, le moment de la sépulture.

Ceci étant admis comme probable ou au moins vraisemblable, on peut comprendre le récit de Marc, – plutôt que comme le reportage de témoins –, comme un effet de dékérygmatisation. Il a dépouillé les trois moments de toute signification christologique, sôtériologique et ecclésiologique explicite. Il les a racontés comme des épisodes d'une histoire empirique, et il leur a cherché un groupe de témoins oculaires vraisemblable. Comme il avait déjà raconté la fuite des disciples, il ne pouvait les mettre en scène ici. Il a choisi un groupe de femmes dont il dit qu'elles avaient accompagné Jésus durant ses randonnées missionnaires en Galilée.

Pour le lecteur moderne, critique ou structuraliste, ces femmes, avant d'être des personnes historiques, sont des personnages de récit. Leur existence est d'ordre poétique et dramatique autant (sinon plus) qu'historique. Ceci, loin de les diminuer, les exalte et les fait passer de l'événementiel contingent à l'essentiel paradigmatique. Car, plutôt que des apparitions typiques et fondatrices à des chefs de communauté (1Co 15,5-7), Marc, qui doit connaître la tradition de 1Co 15, semble avoir préféré mettre en vedette un type de personnages que les récits masculins ignorent volontiers : celui des personnes qui, après les violences et les guerres, les trahisons et les reniements, sont au point de départ de ces admirables recommencements dont l'historiographie, le plus souvent, n'enregistre pas les prouesses.

10. Poïèsis et praxis

Marc est un poète et son récit de la passion est un poème. Mais, au contraire des œuvres de poésie pure qui ont leur fin en elles-mêmes, l'imagination productrice de l'évangéliste, sa *poièsis*, s'enlève sur le fond d'une *praxis*, la souffrance de Jésus et des siens, et s'ordonne à la proposition, faite à des lecteurs favorablement disposés, d'une *praxis* semblable. D'une présence (Ga 2,20) Marc a fait une représentation qu'il a mise en mots et en phrases et en épisodes, lesquels pouvaient et peuvent toujours être lus comme des moyens, d'abord, de voir le Présent et, ensuite, de sentir la Présence et d'y consentir. Là où la méditation parvient à sa fin, elle s'immédiatise et le médiateur s'efface dans un terme qui est identique au principe. En cas de réussite, donc, le texte a été une voie qui, par la vérité, a conduit à la vie (Mt 7,14 ; Jn 14,6). Mais la vérité est celle à laquelle Jésus a rendu témoignage devant le représentant de l'autorité alors suprême (Jn 18,36-38) : elle a pour objet la signification de la puissance, laquelle, bien qu'elle s'exerce dans le monde, n'a pas ici son origine ni son accomplissement, et qui est ce pour quoi et par quoi Jésus est passé de son monde au Père. Aussi, de celui qui, comme Jésus, crie "Abba, Père", qui souhaite ardemment que ce nom devienne unique dans les langues des hommes et que vienne sa royauté, et qui consent, comme Jésus encore, à sa volonté, il faut dire qu'il n'a pas besoin de beaucoup de paroles pour prier (Mt 6,7). La prière est dans son cœur comme un gémissement de l'Esprit (Rm 8,26), et la vie est venue en lui en même temps que la parole (Jn 6,63). Fort de la certitude que sans Jésus il ne peut rien faire, il sait aussi que, par lui, il en fera de plus grandes que lui (Jn 14,12 ; 15,5), puisqu'il peut tout en celui qui le fortifie (Ph 4,13).

Raymond Bourgault, 5 juin 1987.